

Nouvelle n° 26

MICHKA

Ai-je bien fait d'acheter le journal ce vendredi matin ? Quand j'ai lu l'annonce « Vieille dame intrépide, téméraire, cherche compagnon ou compagne de voyage pour prendre le large. Contactez le 06-60-66-99-09. », j'ai sauté sur l'occasion.

Après tout, qu'ai-je à perdre ? Ai-je bien fait de décrocher mon téléphone ? Je ne sais pas. Une drôle de voix a résonné à mon oreille : « Rendez-vous demain samedi à 20 heures sur le port face au voilier La Bérézina. Soyez à l'heure. Ne posez pas de questions. ».

Me voici, sur le quai, face à l'horizon, à attendre la venue de cette « vieille dame intrépide ».

Je revenais d'un long voyage en car et la monotonie du parcours m'avait mis dans un état d'esprit incertain. J'entreprends de temps à autre des voyages, j'attends de trouver des endroits aussi différents que possible que ceux que je connais déjà. Mais, à quelques exceptions près, le paysage seul n'offre pas un intérêt suffisant pour justifier les efforts qu'il faut déployer pour le voir. J'arrivais là devant ce port où je vivais, et c'était comme un rêve : je me retrouvais dans un endroit au soleil, je regardais la mer ou le ciel, mon journal sur les genoux, dans l'ennui de cette fin d'été. L'annonce ne disait rien de plus que cette invitation au voyage. Pas question pour moi d'entamer une croisière, le mal de mer me saisissait dès le quai, et pourtant j'avais décidé d'appeler, le nom du voilier et le ton de cette annonce avaient piqué ma curiosité. « Ne posez pas de questions » disait-elle, alors que je brûlais de lui en poser ; il me faudrait donc faire semblant d'aller faire ce voyage en bateau. J'imaginai déjà d'autres futurs compagnons de voyage, prêts à embarquer. Il n'y avait pas grand risque, je me doutais bien qu'elle me testerait sur mon sens de la navigation. Je décidai donc de l'appeler, et cette voix, cette drôle de voix ne m'était pas inconnue. Je ne la situai pas, et décidai donc d'attendre 20 heures pour comprendre.

Un banc m'attendait, et deux grands navires étaient arrimés là au quai, la Bérézina et le Zébedée, à faible distance l'un de l'autre. La mer alentour était d'une transparence inhabituelle, et lorsque je scrutais le fond depuis le bord, je pouvais nettement distinguer les chaînes épaisses qui les fixaient, ainsi que les blocs de béton à leur extrémité. L'eau pouvait atteindre par là une profondeur de trois ou quatre mètres. Les navires me semblaient comme résignés à être ainsi accolés là, sans presque aucune oscillation, simplement frappés de l'éclat de la lune qui commençait à monter.

L'heure passait et l'injonction d'être à l'heure me semblait de plus en plus lointaine. Était-ce une farce ? Une mauvaise farce ? D'autres candidats, quatre ou cinq attendaient comme moi, certains se plaignaient du retard. Je commençais à frissonner. L'air du soir fraîchissait, chargé de toutes les odeurs marines, du goémon découvert sur l'estran. Des goélands s'amusaient à se poursuivre sur l'eau. C'était la pleine lune, qui baignait le monde de teintes étranges, si différentes de celles du jour, comme si on avait regardé le port à travers un filtre coloré particulier, un filtre qui aurait donné à certaines choses une teinte plus intense qu'elles ne l'avaient en réalité, et qui en aurait rendu d'autres aussi incolores, aussi livides que des cadavres. Dans certaines régions on dit que la pleine lune rend fou, et bien que je n'adhère pas habituellement à ces sortes de superstitions, sur ce banc, seul ce soir-là j'y pensais. Je me sentais l'esprit parfaitement clair et vif. Le silence était total, à peine un très léger clapot

devant les navires, et encore il me fallait tendre l'oreille. Aucun cri d'oiseau de nuit, aucune stridulation d'insecte.

Je me levais un moment pour aller vers l'Hôtel du Port, seule vitrine encore allumée. J'avais l'habitude presque chaque soir autrefois d'aller au bar du restaurant prendre un verre avant de dîner. Quelques tables bruissaient des conversations des clients, mais ne connaissant personne, j'allais retourner vers le port et les deux voiliers lorsque j'entendis une voix, « la » voix. Il était 20h30.

-« Bonsoir » me dit-elle.

- Que voulez-vous ?

- Je voulais vous parler

Je ne sus que répondre.

- Je croyais... bredouilla-t-elle

- Quoi donc ?

Il y eut un silence ; puis, tandis qu'elle riait, je me rappelai son visage : ouvert et franc, mais pas un visage d'enfant. Malgré la confiance que m'inspirait ce souvenir, je lui demandai :

- Pourquoi riez vous ?

- Parce que je crois que vous êtes fou. Vous ne me reconnaissez pas ? Son rire était comme une musique légèrement troublante.

La voix me parut plus basse, peut-être comme ensommeillée, et je reconnus Rose, une amie de l'université que je n'avais pas vue depuis. J'attendais un ton plus enjoué, plus badin, comme elle avait autrefois, mais elle n'était plus la jeune fille d'il y a quarante ans. Rides et lunettes me frappèrent d'abord, pourtant elle était restée mince, peut-être un peu sèche maintenant avec l'âge.

Je lui proposais de prendre un autre verre avec moi après m'être présenté. Elle nota les noms et téléphones de mes collègues postulants à la croisière, avec la promesse de les contacter.

Au fond j'étais le seul faux candidat...mais je ne le lui dis pas tout de suite, et c'était moi qu'elle gardait en premier. Dans le bar de l'Hôtel, pour commencer nous échangeâmes des banalités sur le port, la pêche en recul, l'absence de bateaux, les bigoudens peu amènes au départ... Je ne me souviens plus comment la conversation dévia, mais alors que nous entamions ensemble une deuxième bouteille, elle s'était déjà lancée dans sa propre histoire. Et moi je l'écoutais, en lui indiquant de temps en temps, par de petits signes, que je lui accordais mon attention. Je pensais qu'elle avait sans doute envie de s'ouvrir à quelqu'un depuis longtemps, et qu'elle n'avait pas pu. Et si nous n'avions pas été tous les deux installés bien au chaud dans un agréable restaurant du port, nous n'aurions pas osé nous raconter autant.

Elle était là dans le grand voilier de son mari, la Bérézina, pour un ultime voyage avant de le vendre. Son mari était mort et elle n'avait pas le goût de la navigation comme lui. Elle faisait escale ici, dans le petit port de Lesconil, et avait pensé mettre cette annonce dans le

journal local, pour échapper un peu aux offres malhonnêtes ou érotiques, aussi pour estimer quel compagnon, ou quelle compagne lui conviendrait. Elle voulait voir son futur co-équipier avant de partir.

Le monde est petit...

Ce soir là nous avons bu ensemble, l'un et l'autre voyagions en solo, et l'un et l'autre en étions lassés. En vieillissant le voyage solitaire devient assommant. C'est différent lorsqu'on est jeune. Que l'on soit accompagné ou non, on profite de tout à fond, où que l'on aille. Mais avec l'âge, ce plaisir diminue. Deux jours, trois peut-être, de voyage solitaire sont agréables. Ensuite tous les paysages vous semblent ennuyeux, les voix des gens pénibles. Vous avez beau fermer les yeux, rien à faire, les souvenirs déplaisants vous reviennent à l'esprit. Au café, comme au restaurant, vous avez le sentiment d'attendre une heure qui n'arrive jamais, et vous regardez votre montre sans arrêt. C'est pourquoi, nous avons été bien soulagés dès que nous nous sommes reconnus.

J'avais terminé l'université, j'étais entré dans une société commerciale à Bordeaux où j'étais resté trente ans, avec de temps à autre des séjours à l'étranger. J'avais eu un emploi du temps surchargé, tellement peu de loisir que ma vie familiale avait mal fini, ma femme comprenant que mon vrai mariage était avec le travail. Elle avait rencontré son professeur de sport dans une salle de fitness, et était partie avec lui. C'était la solution pour échapper à mon absence. Plus tard, j'étais venu à Lesconil pour retrouver les racines de mon enfance mais je me sentais toujours à la marge, pas l'enfant du pays que j'espérais être, mais un nouvel habitant. J'avais toujours pensé que j'étais quelqu'un d'ennuyeux, j'étais un enfant qui ne savait pas se lâcher. J'avais toujours vécu en ayant l'impression qu'il y avait un cadre autour de moi, et que je faisais bien attention à ne pas en déborder. Comme s'il y avait devant moi des espèces de directives.

Elle avait été professeur de lettres et un seul coup d'œil suffisait à faire comprendre qu'elle y avait bien réussi. Les vêtements qu'elle portait, sa façon de parler, son expression, ses manières, toute l'atmosphère qui flottait autour d'elle respirait le naturel et le plaisant. Elle sortit une cigarette et l'alluma. Elle fumait un paquet de cigarettes par jour, ni plus ni moins. Elle me dit que chaque matin elle entamait un nouveau paquet qu'elle finissait dans la journée. Moi, je ne fumais pas, ma femme m'avait demandé d'arrêter six ans plus tôt, avant notre séparation, je lui avais en quelque sorte obéi. Et depuis je n'avais pas repris.

Elle avait embarqué à Concarneau, et la première escale du navire fut Lesconil, petit port d'escale à un jour de traversée. Elle était entrée dans le port hier soir peu après la tombée de la nuit, et dès que le navire fut à l'ancre elle se dit qu'elle n'irait pas plus loin, du moins seule, et avait décidé d'envoyer ce qu'elle appelait « cette bouteille à la mer » avant de vendre le bateau. Elle ne savait pas ce qu'elle attendait, elle savait que son offre pouvait être équivoque, mais cette situation ne pouvait plus durer.

- Vous êtes marin ?

- Non, j'habite ici, et je lui montrai l'autre côté du port. Je ne veux pas vous ennuyer, je voulais seulement vous parler, dis-je, de nouveau timide.

Nous décidâmes d'aller marcher sur la dune. Marcher de nuit le long de la mer dans un port est agréable, quand le vent d'été vous pousse doucement dans le dos. Nous arrivâmes à un escalier là où le chemin se terminait en une série de marches en pierre qui montaient selon une pente raide entre les maisons. Comme nous les gravissions lentement, l'air changea. Cela

sentait les odeurs de cuisine et les fenouils sauvages. L'ascension l'avait un peu essoufflée, elle s'appuya au mur d'une maison.

- Fatiguée ? lui demandai-je.

Au lieu de répondre, elle pivota sèchement et fila telle une flèche vers la direction du quai. Quelques secondes, j'hésitai à la suivre. Quand je m'engageai sur le petit escalier, je préférai la garder à bonne distance. Mais sur le chemin du retour, elle émergea des ombres sous la lune, elle tenait dans les bras ce qu'elle me dit être la mascotte du bateau, un gros matou noir qui clignait des yeux en me regardant, sans manifester de peur.

- Voici Michka, annonça-t-elle, il voyageait avec moi, il vit avec moi. C'est le seul ami que j'ai au monde.

- C'est ça ! pensai-je, c'est son avertissement. Le problème pour moi était de deviner, je m'écoutai et me laissai convaincre.

Et soudain me revint à l'esprit, qu'une promenade le long de la mer était une sorte de symbole du passage à travers la vie. On n'avait pas le temps d'en savourer les détails. On disait : demain..., mais en sachant bien, au fond de soi, que chaque journée était unique et définitive, qu'elle ne reviendrait jamais. Je déniais pourtant aux phénomènes de l'existence toute idée de finalité, c'était plus simple et plus rassurant.

Elle posa le chat, qui resta prostré. Elle me serra le bras.

- Regarde ! souffla-t-elle.

A quelques pas, sur le haut d'un rocher, et si immobile qu'ils ne l'avaient pas remarqué, un vieil homme se tenait assis, les jambes ramenées sous lui, les yeux clos. Il paraissait à première vue endormi dans l'obscurité, dans une pose hiératique. D'autres chats dormaient plus loin dans les creux de rochers, et lui sans donner aucun signe qu'il fût conscient de leur présence.

- Il ne faut pas le regarder comme ça, tu ne crois pas ? Dit-elle en étouffant sa voix. Elle s'était soudain mise à me tutoyer.

- Il n'y a pas de mal, nous ne faisons aucun bruit.

Elle reposa le chat sur son bateau.

- Il faut rentrer, murmurai-je.

- C'est vrai. Elle remit son gilet.

- Prenez votre temps, prends ton temps.

Elle me tourna le dos, et regarda l'eau mouvante. Je ne pouvais voir son visage.

Je dormais encore quand elle sonna le lendemain. Lorsqu'elle fut entrée, elle me fit attendre presque cinq minutes avant de me parler, puis, fermant la porte derrière elle, elle fondit en larmes en se jetant dans mes bras. La Bérézina était mise à vendre.

